

« Mourir lâchement et mollement » : Pascal face à la mort idéale selon Montaigne

25/03/2023 Hirotsugu YAMAJO (yamajo.hmt@osaka-u.ac.jp)

[01] On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie – 730, 331¹ – mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens sur la mort. Car il faut renoncer à toute piété si on ne veut au moins mourir chrétiennement. Or il ne songe qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre. (S559-L680)

1. Le *memento mori*

Pascal

[02] Roseau pensant.

Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai point d'avantage en possédant des terres. Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point, par la pensée je le comprends. (S145-L113, Nous soulignons.)

[03] Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien. (S231-L200)

[04] La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. (S146-L114)

[05] Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser. (S166-L133)

[06] Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais, et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage. Voilà mon état, plein de faiblesse et d'incertitude. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. [...] Et après, en traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin², je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. (S681-L427, p. 1221-1222, Nous soulignons.)

Montaigne

[07] Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent, de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau : mais aussi quand elle arrive, ou à eux ou à leurs femmes, enfans et amis, les surprenant en desordre [VS, 1652 : en dessoude] et au descouvert, quels tourmens, quels cris, quelle rage et quel desespoir les accable ? Vistes vous jamais rien si rabaisé, si changé, si confus ? Il y faut prouvoir de meilleure heure : Et cette nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement (ce que je trouve entierement impossible) nous vend trop cher ses denrées. [...] Ostons luy l'estrangeté [à cet ennemi (= la mort)], pratiquons le, accoustumons le, n'ayons rien si souvent en la teste que la mort [...]. (« Que philosopher c'est apprendre à mourir », Pl. : I, 19, 87-88 / VS : I, 20, 86 / 1652 : I, 19, 43)

[08] Or des principaux [1652 : l'vn des principaux] bienfaits de la vertu, c'est le mespris de la mort, moyen qui fournit nostre vie d'une molle tranquillité, et nous en donne le goust pur et amiable : sans qui toute autre volupté est esteinte. (Pl. : I, 19, 84 / VS : I, 20, 82 / 1652 : I, 19, 40)

¹ Ces chiffres correspondent aux numéros de page de l'édition de 1652 des *Essais*, celle que Pascal a pu consulter. C'est principalement dans deux passages de cette édition qu'il a trouvé à épingle les « sentiments tout païens sur la mort » dont il a fait grief à Montaigne : III, 9 « De la vanité », Pl. 1029-1030 / VS 983-984 ; II, 12 « Apologie de Raimond de Sebond », Pl. 483 / VS 461). Mais il devait avoir en tête bien d'autres passages sujets à controverse, puisqu'il observe que l'essayiste réfléchit sur la mort dans « tout son livre ».

² Ce mépris est exactement celui qu'exprime Montaigne. Voir notre citation 15.

[09] Il n'y a rien de mal *en la vie*, pour celui qui a bien compris, que la privation de la vie n'est pas mal. (Pl. : I, 19, 88 / VS : I, 20, 87 / 1652 : I, 19, 44, Nous soulignons.)

[10] *licet, quod vis, vivendo vincere secla,*

Mors aeterna tamen nihilominus illa manebit. [Lucrèce, III, 1090-1091]

(Tu as beau vaincre les siècles en vivant ce que tu veux, la mort est éternelle et n'en restera pas moins telle.) (Pl. : I, 19, 96 / VS ; I, 20, 94 / 1652 : I, 19, 49)

2. Le divertissement

Pascal

[11] La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. (S33-L414)

[12] De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu ou dans le lièvre qu'on court, on n'en voudrait pas s'il était offert. (S168-L136, p. 906)

[13] Ainsi s'écoule toute la vie, on cherche le repos en combattant quelques obstacles. Et si on les a surmontés, le repos devient insupportable par l'ennui qu'il engendre. Il en faut sortir et mendier le tumulte. (S168-L136, p. 907)

Montaigne

[14] [...] je ne l'entreprends [un si long chemin], ny pour en revenir, ny pour le parfaire. J'entreprends seulement de me branler, pendant que le branle me plaist, et me proumeine pour me proumener. Ceux qui courent un benefice, ou un lievre, ne courent pas. Ceux là courent, qui courent aux barres, et pour exercer leur course. (III, 9 « De la vanité », Pl. 1023 / VS 977 / 1652 726-727)

[15] Ces pauvres gens qu'on void sur l'eschaffaut, remplis d'une ardente devotion, y occupants tous leurs sens autant qu'ils peuvent : les aureilles aux instructions qu'on leur donne ; les yeux et les mains tendues au ciel : la voix à des prieres hautes, avec une esmotion aspre et continuelle, font certes chose louable et convenable à une telle necessité. On les doit louer de religion : mais non proprement de constance. Ils fuyent la lucte : ils destournent de la mort leur consideration : comme on amuse les enfans pendant qu'on leur veut donner le coup de lancette. (III, 4 « De la diversion », Pl. 874-875 / VS 833 / 1652 616-617)

3. L'espérance d'une autre vie

Pascal

[16] Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis, ou malheureux.

[...] Qu'on fasse réflexion là-dessus, et qu'on dise ensuite s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie, qu'on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche, et que, comme il n'y aura plus de malheur pour ceux qui avaient une entière assurance de l'éternité, il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en n'ont aucune lumière ! (S681-L427, p. 1220, Nous soulignons.)³

³ On peut reconnaître ici l'influence du passage suivant d'Augustin : « Ainsi donc, le souverain bien de la cité de Dieu étant la paix éternelle et parfaite, non cette paix que traversent les mortels, de la naissance au trépas, mais celle où sont établis les immortels à l'abri de toute adversité, qui refuserait d'admettre qu'une telle vie soit parfaitement heureuse ; et en comparaison avec elle, qui n'estimerait très malheureuse la vie d'ici-bas, si remplie soit-elle des plus grands biens de l'âme et du corps et de la fortune ? Et pourtant, celui qui possède cette vie de manière à en rapporter l'usage à celle qu'il aime du plus grand amour et qu'il attend de la plus ferme espérance, on peut dès maintenant, non sans raison, le dire heureux, mais par l'espérance de l'au-delà plutôt que par l'expérience d'ici-bas (*spa illa potius quam re ista*). Car l'expérience d'ici-bas qui exclurait l'espérance de l'au-delà n'est que fausse béatitude et grande misère : elle ne dispose

17 C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute. Mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute. Et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien malheureux et bien injuste. (S681-L427, p. 1220)

18 Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie, et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, et tant de néant de ce que vous hasardez, que vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné. (S680-L418, p. 1215, Nous soulignons.)

19 Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous, et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées. (Lettre 8 à Mlle de Roannez, janvier 1657, *MES*, III, p. 1044)

20 Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. (S80-L47)⁴

Montaigne

21 Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes tousjours au delà. La crainte, le desir, l'esperance, nous esclancent vers l'advenir : et nous desrobent le sentiment et la consideration de ce qui est, pour amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. *Calamitosus est animus futuri anxius.* (I, 3 « Nos affections s'emporent au delà de nous », Pl. 38 / VS 15 / 1652 7)

22 Ainsi je me propose en mille visages, ceux que la fortune, ou que leur propre erreur emporte et tempeste. Et encores ceux cy plus pres de moy, qui reçoivent si laschement, et incurieusement leur bonne fortune. Ce sont gens qui passent voirement leur temps ; ils outrepassent le present, et ce qu'ils possèdent, pour *servir à l'esperance*, et pour des ombrages et vaines images, que la fantasie leur met au devant [...]. (III, 13 « De l'experience », Pl. 1163 / VS 1112 / 1652 832, Nous soulignons.)⁵

23 J'accepte de bon coeur et reconnoissant, ce que *nature* a faict pour moy : et m'en agrée et m'en loue. [...] tout bon, il a faict tout bon. (III, 13, Pl. 1163-1164 / VS 1113 / 1652 832, Nous soulignons.)

pas des vrais biens de l'âme, car elle n'est pas la vraie sagesse, celle qui dans les biens d'ici-bas, qu'elle discerne avec prudence, gère avec fermeté, emploie avec tempérance et distribue avec justice, ne dirige pas son intention vers le bien suprême où Dieu sera tout en tous dans une éternité assurée et une paix parfaite. » (Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, Livres XIX-XXII, Bibliothèque augustinienne, 37, Paris, Desclée de Brouwer, 1960, XIX, 20, p. 137-139).

⁴ Saint Augustin, dans le Livre XI des *Confessions*, fait référence à deux manières de vivre dans le temps : la « distention » (*distentio*) et l'« intention » (*intentio*). Comme l'explique Tetsuya Shiokawa, la « distention » signifie la « dissipation » ou la « distraction d'esprit » (selon la traduction d'Arnauld d'Andilly), c'est-à-dire un mode de vie dans lequel l'esprit est dispersé dans le passé et le futur. L'« intention », en revanche, est une concentration stable de l'esprit, un mode de vie qui crée du temps pour que l'esprit se concentre sur le présent en rassemblant et en retenant à la fois le passé et l'avenir à l'intérieur de soi. Selon Augustin, dans ce second mode de vie, l'homme trouve Dieu « dans [sa] joie ineffable, qui ne connaît ni l'avenir, ni le passé, parce qu'elle est imuable et toujours présente ». Si nous adoptons l'existence de ces deux manières opposées d'habiter le temps, alors nous pouvons dire que pour Pascal, ceux qui sont avec Dieu et ont « l'espérance d'une autre vie » vivent dans l'*intentio*, tandis que ceux qui n'ont pas la foi et se livrent au « divertissement » vivent dans la *distentio*. Par ailleurs, le même commentateur interprète S80-L47 comme une représentation de la conscience du temps des « hommes sans Dieu » (c'est-à-dire de ceux qui vivent dans la *distentio*). Il s'agit de la nostalgie des plaisirs primordiaux dont jouissaient Adam et Ève, c'est-à-dire la jouissance directe des plaisirs de l'ici et maintenant, et de la nostalgie d'un bonheur qu'aucun être humain n'a pu atteindre dans le présent depuis la chute. (T. Shiokawa, « Le temps et l'éternité », dans *Entre foi et raison : l'autorité. Études pascaliennes*, Paris, Champion, 2012, p. 91-104.)

⁵ Montaigne écrit par la suite : « lesquelles hastent et allongent leur fuite, à mesme qu'on les suit. Le fruit et but de leur poursuite, c'est poursuivre : comme Alexandre disoit que la fin de son travail, c'estoit travailler » (III, 13, Pl. 1163 / VS 1112 / 1652 832). Il est intéressant de noter de quelle façon Pascal a pu reprendre à son compte le schéma argumentatif de la transformation des moyens devenus leurs propres fins. L'anecdote du roi Alexandre rappelle celle de Pyrrhus, roi d'Épire, que Montaigne évoque ailleurs. Lorsque Pyrrhus déclara qu'il voulait étendre ses conquêtes et établir son règne sur le monde, avant de goûter le repos, son valet Cineas lui conseilla de ne pas se donner tant de peine, mais de se reposer immédiatement (I, 42 « De l'inégalité qui est entre nous », Pl. 289 / VS 267). C'est dans les *Essais* que Pascal a trouvé cette histoire, qu'il cite à son tour dans S168-L136.

Note bibliographique

Les références des textes de Pascal et de Montaigne seront indiquées avec les sigles suivants :

FS : Pascal, *Les Provinciales, Pensées et opuscules divers*, textes édités par G. Ferreyrolles et Ph. Sellier, Paris, Librairie Générale Française, « La Pochothèque », 2004. **Nous signalons le numéro de fragment des *Pensées* avec le sigle S.**

MES : Pascal, *Œuvres complètes*, tomes I-IV, éd. J. Mesnard, Paris, Desclée de Brouwer, 1964-1992.

Pl. : Montaigne, *Essais*, édition établie par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin, Paris, Gallimard, « Pléiade », 2007. **Nous suivons le texte de cette édition.**

VS : Montaigne, *Essais*, édition de Pierre Villey, sous la direction et avec une préface de Verdun-Louis Saulnier, Paris, PUF, « Quadriges », 1992, 3 vol. (<https://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/montaigne/>)

1652 : Montaigne, *Essais*, Paris, Chez Augustin Courbe, 1652.

Bibliographie

AUGUSTIN, saint, *La Cité de Dieu*, livres XIX-XXII, *Œuvres de saint Augustin*, tome 37, Paris, Desclée de Brouwer, Bibliothèque augustinienne, 1960.

BRUNSCHVICG, Léon, *Descartes et Pascal lecteurs de Montaigne* [1942-1945], Paris, Agora, « Pocket », 1995.

CARDARONE, Rosaria, « Du mouvement et de l'immobilité. Montaigne, Pascal et la question de la vie », *Montaigne Studies An Interdisciplinary Forum*, n° 33, 2021, *Montaigne et Pascal*, p. 27-37.

CROQUETTE, Bernard, *Pascal et Montaigne, Étude des réminiscences des Essais dans l'œuvre de Pascal*, Genève, Droz, 1974.

Dictionnaire de Michel de Montaigne, sous la direction de Ph. Desan, Paris, Champion, 2004 ; Paris, Classiques Garnier, « Classiques jaunes », 2018, art. « Mort » (C. Blum).

FERREYROLLES, Gérard, « Mourir avec Pascal », dans *De Pascal à Bossuet. La littérature entre théologie et anthropologie*, Paris, Honoré Champion, 2020, p. 97-113.

FRIEDRICH, Hugo, *Montaigne*, traduit de l'allemand par Robert Rovini, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Idées », 1968 ; « Tel », 1984, chapitre VI : « Montaigne et la mort », p. 271-315.

FRIGO, Alberto, « Du repentir et de sa possibilité : Montaigne et Pascal », *Montaigne Studies An Interdisciplinary Forum*, n° 33, 2021, *Montaigne et Pascal*, p. 59-80.

FURETIÈRE, Antoine, *Dictionnaire universel*, 1690.

KUBOTA, Takeshi, *Montaigne lecteur de la Cité de Dieu d'Augustin*, Paris, Honoré Champion, « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », 2019.

MAEDA, Yoïchi, *Les Apologies de Montaigne et de Pascal*, ouvrage en japonais, Tokyo, Tokyo-Sogensha, 1989.

MARTINET, Jean-Luc, *Montaigne et la dignité humaine. Contribution à une histoire du discours de la dignité humaine*, Paris, Eurédit, 2007.

MESNARD, Jean, « De la 'diversion' au 'divertissement' », dans *La Culture du XVIIe siècle. Enquêtes & synthèses*, Paris, PUF, 1992, p. 67-73.

—, « Montaigne maître à écrire de Pascal », *La Culture du XVIIe siècle. Enquêtes & synthèses*, Paris, PUF, 1992, p. 74-94.

MONTAIGNE, Michel de, *Les Essais*, adaptation en français moderne par André Lanly, Paris, Gallimard, « Quarto », 2009.

PASCAL, Blaise, *Entretien avec M. de Sacy*, texte établi, présenté et annoté par Pascale Mengotti-Thouvenin et Jean Mesnard, Paris, Desclée de Brouwer, « Les Carnets DDB », 1994.

SCREECH, Michael, A, *Montaigne and Melancholy. The Wisdom of the Essays* [1983], New Edition, Lanham-Boulder-New York, Rowman & Littlefield Publishers, Inc., 2000.

SELLIER, Philippe, *Pascal et saint Augustin*, Paris, Armand Colin, 1970 ; Paris, Albin Michel, « L'Évolution de l'Humanité », 1995.

SHIOKAWA, Tetsuya, « Le temps et l'éternité », dans *Entre foi et raison : l'autorité. Études pascaliennes*, Paris, Champion, 2012, p. 91-104.

SUSINI, Laurent, « Pascal, Montaigne et la Bible. Un faux pastiche peut en cacher un vrai », *Littératures classiques*, n° 74, 2011/1, p. 91-106.

THIROUIN, Laurent, « Montaigne, "demi-habile" ? Fonction du recours à Montaigne dans les *Pensées* », dans *Pascal ou le défaut de la méthode. Lecture des Pensées selon leur ordre*, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 157-175.

—, « Le pari au départ de l'apologie », dans *Pascal ou le défaut de la méthode. Lecture des Pensées selon leur ordre*, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 177-191.

YAMAJO, Hirotsugu, *Pascal et la vie terrestre. épistémologie, ontologie et axiologie du « corps » dans son apologétique*, *Memoirs of the Graduate School of Letters, Osaka University*, vol. LII-II, mars 2012.

—, « La dignité de l'homme selon Pascal », *Gallia*, n° 50, Société de langue et littérature de l'Université d'Osaka, mars 2011, p. 13-22.